

CHAPITRE 1

**LA PAROLE COMME
BRUIT DE FOND**

1.1 – Le monde qui parle sans interruption

Le matin commence rarement par le silence. Il commence par une lumière froide sur un écran, par une notification, par un titre découpé pour provoquer, par une phrase extraite de son contexte et déjà offerte au jugement collectif. Avant même que le corps ait compris qu'il est réveillé, le monde demande une réaction. Pas une compréhension. Pas une enquête. Pas un recul. Une réaction.

Une polémique surgit. On ne sait pas encore exactement ce qui s'est passé. Les faits sont incomplets, les sources contradictoires, les images tronquées, les témoins incertains. Peu importe. L'affaire existe déjà comme objet de parole. Elle a ses camps, ses slogans, ses coupables provisoires, ses défenseurs automatiques, ses moralistes d'urgence et ses experts de canapé. En deux heures, parfois moins, l'événement cesse d'être un événement. Il devient une épreuve sociale : où te places-tu ?

Ce qui est attendu n'est pas la pensée. C'est le positionnement. Il faut dire quelque chose, vite, proprement, assez clairement pour être identifiable. La nuance arrive trop tard. Le doute a mauvaise presse. L'attente est suspecte. Celui qui refuse de commenter tout de suite n'est pas perçu comme prudent, mais comme fuyant. Dans un monde dressé à confondre rapidité et conscience, prendre le temps ressemble déjà à une forme de complicité.

Nous vivons dans un monde qui parle sans interruption. Pas parce qu'il pense davantage, mais parce qu'il ne supporte plus le silence. Tout devient matière à commentaire : une déclaration politique, une vidéo de dix secondes, une phrase maladroite, un drame, un procès, une guerre, une robe, une chanson, un mot, un silence justement. Rien ne passe sans être immédiatement avalé par la machine interprétative. Chaque chose doit être traduite en réaction. Chaque réaction doit être rendue visible. Chaque visibilité doit prouver que l'on existe encore dans le flux.

La parole n'est plus seulement une faculté. Elle est devenue une présence obligatoire. Il ne suffit plus d'avoir quelque chose à dire. Il faut être disponible pour dire. Répondre aux messages, commenter les nouvelles, réagir aux débats, donner son avis sur ce qui ne nous concerne pas directement, partager une indignation, signaler une émotion. Le monde contemporain n'a pas seulement multiplié les espaces d'expression. Il a transformé l'expression en réflexe de survie sociale.

Les réseaux sociaux ne créent pas seuls ce phénomène, mais ils lui donnent une forme parfaite. Ils récompensent la présence continue. Ils donnent une petite prime symbolique à celui qui arrive vite, qui formule fort, qui résume brutalement, qui produit une phrase assez nette pour être reprise. Il ne s'agit pas forcément d'être juste. Il s'agit d'être là au bon moment, avec le bon niveau d'intensité.

L'exactitude peut toujours passer plus tard, si elle trouve encore une chaise libre dans le charnier.

Ce monde ne demande pas que tu comprennes. Il demande que tu participes au vacarme. Que tu prouves que tu as vu. Que tu prouves que tu ressens. Que tu prouves que tu appartiens encore à l'espèce des gens concernés. L'indifférence est condamnée, mais l'analyse lente l'est presque autant. Ne pas réagir publiquement devient une absence de preuve. Et dans un univers obsédé par les preuves visibles, ce qui n'est pas affiché finit par être soupçonné de ne pas exister.

Le silence, dans ce cadre, a perdu sa légitimité. Il n'est plus perçu comme un temps de formation intérieure, mais comme un trou dans le décor. Il gêne. Il appelle une explication. Pourquoi ne dis-tu rien ? Pourquoi ne postes-tu rien ? Pourquoi ne prends-tu pas position ? Pourquoi ne montres-tu pas que tu es du bon côté ? Le silence n'est plus accueilli comme une possibilité. Il est traité comme une anomalie.

Cette pression ne vient pas seulement d'institutions, de médias ou d'algorithmes. Elle passe par les proches, les collègues, les groupes de discussion, les cercles militants, les familles connectées, les micro-communautés où chacun surveille sans toujours s'en rendre compte le degré de participation morale des autres. Un groupe WhatsApp familial peut devenir une petite assemblée nationale sous anxiolytiques. Quelqu'un partage une information, un autre répond, un troisième ajoute un commentaire, et bientôt le silence de celui qui n'a rien

dit devient lui-même une donnée interprétable. Il n'a pas répondu. Intéressant. Le tribunal n'a pas besoin de marteau quand il a des accusés polis.

La parole se détache alors de son contenu. Elle sert d'abord à signaler une présence. On parle pour montrer que l'on est encore là, branché, concerné, disponible. Une opinion devient parfois moins une pensée qu'un accusé de réception existentiel. J'ai vu. Je réagis. Je suis du bon côté du vivant. La phrase prononcée compte moins que sa fonction : elle inscrit celui qui parle dans la circulation générale.

Ce glissement change tout. Quand la parole devient obligatoire, elle cesse d'être libre au sens fort. Elle peut être libre juridiquement, techniquement, matériellement, tout en étant socialement contrainte. On peut parler sans être forcé par une autorité visible et parler malgré tout parce que se taire coûte trop cher. Il y a des prisons avec barreaux, et d'autres avec notifications. Ces dernières ont au moins l'élégance de vibrer dans la poche.

La saturation produit ensuite son effet le plus discret : elle empêche la hiérarchie. Tout arrive ensemble. Tout demande une réaction. Une crise internationale, une polémique culturelle, une catastrophe, une phrase idiote, une mode passagère, une querelle de célébrités, une décision administrative, un scandale financier, une vidéo absurde. L'attention est sollicitée sans cesse, mais sans ordre. Le grave et l'insignifiant finissent dans la même file d'attente mentale. La pensée, qui a besoin de trier, se retrouve à écoper l'océan avec une cuillère.

Dans cette ambiance, le monde semble vivant. Il parle, il débat, il s'énervé, il contredit, il répond. On pourrait croire à une vitalité démocratique permanente. Mais un monde qui parle tout le temps n'est pas forcément un monde qui pense. Il peut être seulement un monde qui produit du bruit pour ne pas entendre son propre vide. Une société bavarde peut être profondément muette sur ce qui la gouverne vraiment.

Le problème n'est donc pas que les gens parlent. Il serait absurde de regretter un âge mythique où chacun aurait médité en silence sous un arbre propre et probablement inventé par un consultant en sagesse. La parole est nécessaire. Elle relie, révèle, transmet, conteste. Mais lorsqu'elle devient réflexe, obligation et décor permanent, elle change de nature. Elle ne mène plus toujours à la pensée. Elle la remplace.

C'est là que commence le piège. Plus la parole occupe de place, plus elle donne l'impression que quelque chose circule. Plus elle circule, plus elle semble vivante. Plus elle semble vivante, moins on remarque qu'elle peut tourner à vide. La saturation verbale devient une preuve trompeuse de conscience collective. Tout le monde parle, donc tout le monde voit. Tout le monde réagit, donc quelque chose résiste. Tout le monde commente, donc la pensée serait en mouvement.

Mais une parole peut bouger sans avancer. Elle peut vibrer, s'étendre, se multiplier, recouvrir les surfaces, sans jamais creuser. Elle peut donner

l'illusion d'un monde éveillé alors qu'elle maintient tout le monde dans une agitation continue. Elle peut occuper l'espace avant que la pensée ait eu le temps d'y entrer.

La parole, ici, ne libère pas. Elle remplit. Elle remplit l'attente, le malaise, l'angoisse, l'ennui, l'impuissance. Elle met du son là où il faudrait peut-être du retrait. Elle fabrique une présence là où il faudrait peut-être une distance. Elle transforme l'inconfort de ne pas savoir en confort de dire quelque chose, n'importe quoi, mais vite.

Un monde qui parle sans interruption n'est pas nécessairement un monde libre. C'est parfois un monde qui a trouvé une manière élégante de ne jamais laisser la pensée finir sa phrase.

1.2 – Parler n'est pas penser

Parler n'est pas penser. La formule paraît simple, presque trop simple. Elle devrait être évidente. Elle ne l'est plus. Nous avons tellement associé l'expression à la conscience, la réaction à l'engagement, l'opinion à la pensée, que la distinction est devenue inconfortable. Il suffit de dire quelque chose avec intensité pour donner l'impression qu'un travail intérieur a eu lieu. Or l'intensité n'est pas une preuve. Un klaxon aussi est intense. Personne n'a jamais confondu ça avec une philosophie.

Penser demande autre chose que produire des mots. Penser exige une lenteur minimale. Il faut

laisser une idée se former, rencontrer son contraire, se contredire, se déplacer. Il faut accepter de ne pas savoir immédiatement ce que l'on pense. Il faut traverser ce moment désagréable où rien n'est encore formulable proprement. La pensée n'apparaît pas toujours en uniforme. Elle arrive souvent sale, incomplète, mal coiffée, avec deux contradictions sous le bras.

La parole immédiate évite cette zone. Elle tranche avant que le trouble ait eu le temps de devenir question. Elle transforme une impression en position, une émotion en jugement, une gêne en déclaration. Ce passage rapide soulage. Il donne une forme à ce qui était informe. Le problème est que cette forme arrive parfois trop tôt. Elle fige une intuition qui aurait pu évoluer. Elle enferme une réaction dans une phrase qui devient ensuite plus difficile à abandonner, parce qu'elle a été dite, montrée, approuvée ou attaquée.

L'expression peut être sincère sans être pensée. C'est même fréquent. Une colère peut être parfaitement authentique et pourtant mal orientée. Une peur peut être réelle et pourtant exploitée. Une indignation peut naître d'un sentiment juste et se transformer en cliché. L'émotion n'est pas fausse parce qu'elle est immédiate. Mais elle n'est pas encore une lecture du réel. Elle est un signal. Confondre le signal avec l'analyse, c'est prendre l'alarme incendie pour un architecte.

Il faut distinguer quatre choses que notre époque mélange avec une application remarquable :

l'expression, la réaction, l'émotion et l'élaboration. L'expression dit quelque chose. La réaction répond à une stimulation. L'émotion signale un trouble, une adhésion, une peur, une blessure, un rejet. L'élaboration, elle, travaille ce matériau. Elle ne se contente pas de le sortir. Elle l'examine, le relie, le situe. Elle demande pourquoi cette colère surgit, à quoi elle répond, ce qu'elle masque, ce qu'elle permet, ce qu'elle empêche.

La plupart des espaces de parole valorisent les trois premières et découragent la quatrième. L'élaboration est lente, peu spectaculaire, difficile à convertir en phrase courte. Elle ne produit pas immédiatement un camp. Elle ne rassure pas ceux qui veulent savoir de quel côté tu te tiens. Elle peut même donner l'impression d'une esquive, parce qu'elle refuse de conclure au rythme imposé. Dans un monde qui attend une réponse immédiate, penser ressemble parfois à une provocation.

La réaction, elle, est rentable. Elle arrive vite, se comprend vite, circule vite. Elle produit des signaux clairs. Elle permet de classer les gens rapidement : d'accord, pas d'accord, scandalisé, complice, courageux, lâche, éveillé, endormi. La parole réactive simplifie la cartographie sociale. Elle donne aux autres une prise immédiate. Voilà ce que tu es. Voilà où tu te places. Voilà comment on peut t'utiliser, t'aimer, t'éviter ou te punir.

La pensée, elle, rend ce classement plus difficile. Elle n'entre pas toujours proprement dans les cases. Elle peut reconnaître une injustice sans adopter le

discours attendu. Elle peut critiquer une manipulation sans rejoindre le camp opposé. Elle peut refuser un mensonge sans avaler la fable concurrente. Elle n'offre pas toujours un badge identifiable. C'est pour cela qu'elle dérange. Les gens ne craignent pas seulement les idées opposées. Ils craignent les idées qui échappent à la géographie simplifiée des appartenances.

Parler sert alors de plus en plus à se situer. On parle pour prouver que l'on n'est pas ceci, que l'on est bien cela, que l'on appartient au bon cercle, que l'on a compris les codes. Les mots deviennent des vêtements sociaux. On les porte pour être reconnu. Certaines phrases fonctionnent comme des uniformes légers, ajustables, lavables en machine morale. Il suffit de les enfiler pour être situé du bon côté de la vitrine.

Ce phénomène ne touche pas seulement les discours militants ou politiques. Il traverse les milieux professionnels, culturels, familiaux, intellectuels. On apprend les formulations recevables, les indignations attendues, les prudences obligatoires, les audaces autorisées. La parole devient un art de la navigation. Elle sert moins à explorer qu'à éviter les mines. On ne dit pas seulement ce que l'on pense. On dit ce qui permet de continuer à être reçu comme quelqu'un de fréquentable.

Dans cette économie du signal, la pensée devient secondaire. Ce qui compte, c'est ce que la parole produit socialement. Te rend-elle visible ? Te protège-t-elle ? Te rattache-t-elle à un groupe ? Te

donne-t-elle l'air lucide, courageux, informé, sensible, du bon côté de la petite barricade décorative ? Alors elle fonctionne. Qu'elle soit travaillée ou non devient presque un détail.

Il y a là une imposture douce. Beaucoup de paroles se présentent comme des actes de conscience alors qu'elles ne sont que des gestes d'alignement. Elles ne cherchent pas à comprendre le réel. Elles cherchent à produire un effet d'identité. La personne qui parle ne ment pas forcément. Elle peut même croire profondément à ce qu'elle dit. Mais la fonction de sa parole dépasse son contenu : elle lui permet d'exister dans un espace où se taire serait risquer d'être effacé ou mal interprété.

À force, parler devient une manière d'éviter de penser. Non pas parce que toute parole serait vide, mais parce que l'acte de parler procure une satisfaction suffisante pour interrompre l'effort. Une émotion exprimée semble traitée. Une opinion publiée semble construite. Une colère partagée semble engagée. La parole donne la sensation d'avoir traversé quelque chose alors qu'elle a parfois seulement permis de le contourner.

La pensée, elle, ne soulage pas toujours. Elle aggrave même souvent l'inconfort. Penser, c'est accepter que la première réaction ne soit pas forcément la bonne, que le bon camp puisse avoir tort sur certains points, que l'ennemi déclaré puisse dire parfois quelque chose de juste, que l'on ait soi-même participé à ce que l'on dénonce. C'est désagréable. C'est précisément pour cela que la parole rapide at-

tire autant. Elle permet de rester du côté confortable de soi-même.

L'élaboration demande aussi de supporter la solitude provisoire. Avant de formuler, il faut parfois ne pas partager. Avant de conclure, il faut laisser une question ouverte. Avant de prendre position, il faut accepter de ne pas être immédiatement validé. Ce délai est devenu difficile. Nous sommes habitués à recevoir des signes, des réactions, des approbations, des oppositions. La pensée silencieuse ne donne rien de tout cela. Elle ne nourrit pas le petit animal affamé de reconnaissance qui habite désormais une partie de nos gestes publics.

Le volume ajoute une autre illusion. Beaucoup de mots donnent une impression de profondeur. Une personne qui parle longtemps, qui réagit souvent, qui commente tout, peut passer pour lucide simplement parce qu'elle occupe beaucoup d'espace verbal. Mais la quantité ne garantit rien. On peut remplir des heures avec des phrases creuses, empiler des indignations, multiplier les analyses décoratives, et ne jamais toucher le mécanisme central. Certains discours ressemblent à des bibliothèques : beaucoup de rayonnages, mais les livres sont faux.

La répétition peut aussi imiter la solidité. Une idée reprise partout finit par sembler établie. Non parce qu'elle a été vérifiée, mais parce qu'elle est devenue familière. La circulation remplace la cohérence. Le déjà-entendu prend la place du vrai. On croit reconnaître une pensée alors qu'on reconnaît seulement son emballage sonore.

Penser demande donc une forme de résistance à la parole elle-même. Il ne s'agit pas de mépriser l'expression, ni d'idéaliser le silence comme si les muets déterraient naturellement la vérité. Il s'agit de redonner à la parole sa place : un passage possible, pas une preuve. Un outil, pas une garantie. Une forme, pas le fond.

La question n'est pas : qui parle ? Elle est : qu'est-ce que cette parole travaille ? Est-ce qu'elle éclaire, relie, déplace ? Ou est-ce qu'elle signale, soulage, classe, occupe ? Est-ce qu'elle ouvre une pensée, ou est-ce qu'elle la remplace assez habilement pour que personne ne remarque le cadavre sous le tapis ?

Parler peut être nécessaire. Mais parler trop vite peut empêcher de comprendre. Parler trop souvent peut empêcher d'entendre. Parler pour exister peut empêcher de penser. Et une société qui confond ces niveaux finit par prendre son propre bruit pour de la lucidité.

1.3 – La liberté d’expression confondue avec la visibilité

La possibilité de parler est souvent confondue avec la capacité de peser. C’est l’une des grandes illusions de l’époque. Chacun peut s’exprimer, donc chacun aurait une voix. Chacun peut publier, donc chacun participerait réellement. Chacun peut répondre, commenter, contester, donc l’espace serait ouvert. Cette confusion est pratique. Elle permet de regarder la circulation de la parole comme une preuve de liberté, sans examiner ce que cette parole devient une fois livrée au système qui la trie.

Pouvoir parler ne signifie pas être entendu. Être entendu ne signifie pas être pris au sérieux. Être pris au sérieux ne signifie pas produire une conséquence. Entre l’expression et l’effet, il y a un gouffre. Ce gouffre est rarement nommé, parce qu’il abîme la belle image d’un espace public où les idées circuleraient presque naturellement, comme des petits oiseaux démocratiques dans un ciel raisonnable. En réalité, elles circulent dans des machines. Et les machines ont leurs préférences.

L’espace public contemporain n’est pas plat. Il n’est pas un grand marché égal des paroles où chacun viendrait déposer sa pensée sur une table commune. Il est structuré par des mécanismes de visibilité. Certains contenus montent, d’autres disparaissent. Certaines formulations captent, d’autres s’effondrent. Certaines colères deviennent virales, d’autres restent invisibles. Ce tri ne se présente pas

toujours comme idéologique. Il se présente comme technique, statistique, presque naturel. Engagement. Taux de clic. Temps de visionnage. Partage. Réaction. Le vocabulaire est propre, climatisé, inodore. Le résultat ne l'est pas.

Les algorithmes ne demandent pas si une parole est juste. Ils demandent si elle retient. Ce n'est pas la même chose. Retenir l'attention peut passer par la précision, mais beaucoup plus souvent par la tension, le conflit, la surprise, l'indignation, la peur, l'identification immédiate. Le système ne privilégie pas nécessairement le faux. Ce serait trop simple, presque rassurant. Il privilégie ce qui fonctionne dans ses propres conditions. Et ces conditions favorisent rarement la pensée lente.

Les formats courts accentuent encore cette sélection. Ils obligent à compresser, simplifier, couper les détours. Une idée doit devenir phrase. Une phrase doit devenir signal. Un signal doit être compris sans contexte. Ce qui résiste à cette compression paraît lourd, élitiste, confus ou ennuyeux. La complexité n'est pas interdite. Elle est seulement mal adaptée à l'environnement dans lequel elle doit survivre. C'est une forme plus efficace de neutralisation. On ne tue pas l'animal. On change l'oxygène de la pièce.

La nuance, dans ce cadre, est un handicap. Elle ralentit. Elle introduit une hésitation là où le flux réclame une forme nette. Elle oblige à tenir ensemble plusieurs éléments, ce qui demande un effort. Or l'effort est l'ennemi naturel de la consommation rapide. La parole qui gagne est souvent celle qui sup-

prime les aspérités. Elle ne pense pas mieux. Elle circule mieux.

L'indignation rentable devient alors une forme dominante. Elle produit des réactions, donc de la visibilité. Elle donne au public une émotion claire, donc une participation facile. Elle crée du conflit, donc de l'engagement. Une indignation bien calibrée est une petite usine parfaite : elle transforme la colère en attention, l'attention en données, les données en valeur. Le système peut même avoir l'air de trembler sous la critique pendant qu'il encaisse les bénéfices de sa diffusion. La contestation fait tourner la caisse. Charmant petit enterrement avec billetterie.

Cette logique ne supprime pas la liberté d'expression. Elle la domestique. Elle laisse dire beaucoup de choses, parfois même des choses dures, violentes, critiques, radicales en apparence. Mais elle privilégie celles qui restent compatibles avec le rythme général. La parole bruyante, fragmentée, spectaculaire, émotionnelle, peut être absorbée. Elle remplit les canaux. Elle donne l'impression d'un espace conflictuel. Elle confirme que tout le monde peut parler. Elle ne menace pas nécessairement ce qu'elle attaque.

Il faut comprendre ce point : la visibilité peut devenir une cage. Une parole visible est exposée aux mécanismes de reprise, de déformation, de simplification, de récupération. Elle est commentée avant d'être comprise, classée avant d'être examinée, utilisée avant d'être digérée. Elle peut devenir un sym-

bole, un extrait, un slogan, un objet de dispute. Plus elle circule, plus elle échappe à celui qui l'a produite. La visibilité donne de la portée, mais elle retire souvent du contrôle.

Certaines paroles critiques ne sont pas censurées parce qu'elles sont utiles telles quelles. Elles servent de preuve d'ouverture. Regardez, les critiques existent. Regardez, les gens peuvent dénoncer. Regardez, rien n'est verrouillé. Cette tolérance affichée peut devenir un argument de légitimation. Le système montre ses contestataires comme un régime montre ses fenêtres ouvertes pendant que les portes restent surveillées. On respire, oui. Mais dans le périmètre.

La liberté d'expression devient alors une surface. On peut parler, mais l'efficacité de cette parole dépend d'autre chose : sa place, sa reprise, son format, son contexte, son coût. Une parole qui ne coûte rien à personne peut être infiniment tolérée. Elle peut même être encouragée. Elle donne au locuteur une sensation de puissance et au système une preuve de souplesse. Tout le monde repart avec son petit cadeau empoisonné.

Le problème n'est donc pas seulement que certaines paroles seraient invisibilisées. C'est plus profond. C'est que la visibilité elle-même est devenue une monnaie, et que beaucoup finissent par confondre obtenir cette monnaie avec agir. Être vu devient une victoire. Être partagé devient une validation. Être repris devient une consécration. Mais une parole peut faire le tour du monde sans dépla-

cer un meuble. Elle peut être partout et ne rien changer. Elle peut devenir célèbre comme un animal de foire intellectuel, exhibé jusqu'à épuisement.

Cette confusion abîme la pensée. Au lieu de se demander ce qu'une parole permet de comprendre, on se demande si elle porte, si elle perce, si elle engage. La forme publique prend le dessus sur la fonction critique. L'idée se plie à ses conditions de diffusion. Ce n'est plus la pensée qui cherche sa phrase. C'est la plateforme qui fabrique la forme de la pensée acceptable. Et souvent, elle l'ampute avec le sourire neutre d'un logiciel.

La parole visible devient ainsi une décoration démocratique. Elle prouve que l'on peut parler. Elle montre des désaccords. Elle expose des tensions. Elle met en scène un conflit permanent. Mais cette scène peut rester sans prise sur les structures. Un théâtre bruyant reste un théâtre. On peut hurler contre les murs en respectant parfaitement l'acoustique prévue par l'architecte.

La visibilité ressemble à une puissance parce qu'elle produit une sensation immédiate. On voit les réactions. On compte les partages. On mesure l'écho. Le corps ressent quelque chose : une montée, une vibration, une impression d'impact. Mais l'impact réel ne se mesure pas seulement au bruit produit. Il se mesure à ce qui devient impossible après la parole. Or beaucoup de paroles visibles ne rendent rien impossible. Elles n'empêchent rien. Elles n'obligent personne. Elles ajoutent seulement une couche sonore au monde.

Voilà pourquoi la liberté d'expression, prise seule, peut devenir une illusion très confortable. Elle permet de dire que chacun peut parler, sans demander qui écoute, qui trie, qui amplifie, qui enterre, qui profite, qui subit, qui paie, qui change. Elle confond l'ouverture du micro avec la transformation du réel. Or un micro ouvert dans une salle où personne n'est obligé d'écouter n'est pas un pouvoir. C'est parfois une politesse acoustique.

Être visible dans un système qui absorbe tout n'est pas forcément une victoire. C'est parfois seulement une autre manière d'être utilisé par lui.

1.4 – Le bavardage comme soupape

Le bavardage soulage. C'est sa force. Il ne faut pas le sous-estimer. Dire quelque chose, même vite, même mal, permet de faire sortir une tension. On commente, on s'indigne, on ironise, on partage, on accuse, on se déclare écœuré. Le corps social expire. Quelque chose s'est évacué. Rien n'a été transformé, mais l'émotion a trouvé une sortie. C'est déjà suffisant pour permettre à la journée de continuer.

Cette fonction de soupape est essentielle. Une société saturée d'injustices visibles, de contradictions permanentes, de crises répétées et d'impuissance diffuse ne peut pas simplement interdire l'expression du malaise. Ce serait trop dangereux. La pression monterait. Il faut au contraire lui offrir des conduits. Des espaces où elle peut sortir en jets réguliers. Des lieux où la colère peut être dite sans

devenir une force durable. Le bavardage sert à cela. Il évacue sans construire.

L'indignation contemporaine fonctionne souvent comme une chasse d'eau morale collective. Une affaire surgit, la honte monte, chacun tire sa petite poignée rhétorique, le flux emporte l'odeur pendant quelques heures, puis tout le monde admire la propreté retrouvée du débat public. Ça sent encore un peu, évidemment. Mais chacun peut dire qu'il a participé à l'assainissement. La métaphore est peu élégante. Le mécanisme non plus.

Le cycle est reconnaissable. D'abord, l'événement choque. Ensuite, les réactions montent. Puis les phrases se stabilisent. On sait ce qu'il faut dire, quel ton adopter, quels mots utiliser, quelle intensité afficher. La colère devient collective, puis répétitive, puis attendue. Vient ensuite la fatigue. L'attention glisse. Un autre sujet apparaît. Le précédent n'est pas résolu. Il est remplacé. Le système n'a pas réglé le problème. Il a seulement attendu que le flux fasse son travail de fossoyeur.

Ce cycle donne une impression d'activité. Pendant quelques heures, parfois quelques jours, tout semble bouger. Les commentaires s'accumulent, les débats s'ouvrent, les tribunes tombent, les vidéos se multiplient. Chacun ajoute une phrase au tas. Le tas grossit. Il prend l'apparence d'un événement. Mais une accumulation de paroles n'est pas une transformation. C'est souvent seulement une décharge organisée.

La parole offre alors une participation à bas coût. Elle permet d'être là sans s'engager vraiment. On peut dénoncer sans risquer grand-chose, compatir sans modifier ses habitudes, condamner sans examiner sa propre place dans ce que l'on condamne. Cette participation n'est pas forcément hypocrite. Elle peut être sincère. Mais la sincérité ne suffit pas à produire une conséquence. On peut être sincèrement indigné et parfaitement inutile. L'humanité a bâti une partie considérable de sa respectabilité sur cette prouesse.

Le bavardage protège aussi contre l'inconfort de l'impuissance. Face à des mécanismes énormes, diffus, complexes, parler donne une prise immédiate. Même petite. Même illusoire. Dire « c'est inadmissible » permet de ne pas rester complètement muet devant ce qui dépasse. C'est humain. Le piège commence lorsque cette parole devient la seule réponse et se fait passer pour une action.

L'expression peut alors neutraliser l'exigence qu'elle prétend porter. Une fois le dégoût formulé, quelque chose se détend. L'émotion a été reconnue. Le sujet a été traité, au moins symboliquement. Le malaise devient plus supportable. Ce soulagement réduit l'urgence intérieure de poursuivre. On a dit. On a partagé. On a montré qu'on n'était pas dupe. On peut reprendre le fil ordinaire. Continuer comme avant, mais avec la petite noblesse d'avoir grimacé publiquement.

C'est ici que le mécanisme devient redoutable. La parole critique n'est pas supprimée. Elle est consom-

mée. Elle devient un épisode de plus dans le régime général de l'attention. Elle possède sa montée, son pic, sa retombée. Elle se mesure, se commente, se monétise parfois. L'indignation devient un contenu parmi d'autres. Elle peut même devenir un rendez-vous. Chaque semaine apporte sa matière à scandale, comme une livraison de légumes moisissés dans le panier bio de la conscience collective.

Le système n'a pas besoin de convaincre tout le monde que ce qui arrive est acceptable. Il lui suffit que l'expression du refus reste sans suite. Tant que la colère sort en parole dispersée, elle ne s'accumule pas en mémoire, en stratégie, en refus durable. Elle se renouvelle sans se renforcer. Elle brûle vite, éclaire brièvement, puis laisse la pièce dans le même état.

Il faut distinguer l'indignation qui ouvre une exigence et celle qui la remplace. La première peut être un départ. Elle signale un seuil franchi. Elle pousse à comprendre, à relier, à agir autrement. La seconde fonctionne comme une fin. Elle donne l'impression que la réaction morale suffit. Elle transforme la colère en posture, puis la posture en confort. Elle permet à chacun de se sentir encore vivant politiquement, socialement, moralement, sans rien demander à sa propre trajectoire.

Cette indignation de confort est partout. Elle s'habille parfois en courage. Elle parle fort, elle condamne vite, elle exige beaucoup des autres, rarement d'elle-même. Elle adore les coupables éloignés, les responsabilités abstraites, les indignations qui

ne touchent pas trop aux arrangements quotidiens. Elle a le poing levé, mais garde toujours une main sur la poignée de son confort. Question d'équilibre.

Le bavardage est donc plus qu'un défaut de profondeur. C'est une technologie sociale de dissipation. Il transforme l'énergie en bruit. Il permet au malaise de circuler sans se fixer. Il évite que la colère devienne mémoire. Il empêche que l'émotion devienne analyse. Il autorise la critique tant qu'elle reste assez légère pour être emportée par le prochain courant.

Il n'y a pas besoin d'un grand complot. La mécanique suffit. Elle est même d'autant plus efficace qu'elle repose sur des besoins réels : besoin de dire, de partager, de ne pas rester seul avec ce qui choque. Personne n'a besoin de manipuler grossièrement une foule qui cherche déjà un moyen de soulager son impuissance. Il suffit de lui offrir des espaces pour parler jusqu'à épuisement.

Le bavardage produit alors une paix étrange. Une paix bruyante. Une paix où tout le monde crie, mais où rien ne se déplace. Une paix où l'on peut se féliciter d'avoir dénoncé ce que l'on continuera à tolérer. Une paix où l'expression du refus devient compatible avec la permanence de ce qui est refusé.

Ce n'est pas le silence qui protège toujours l'ordre établi. Parfois, c'est exactement l'inverse. C'est le bruit. Le bruit constant. Le bruit qui permet à chacun de se sentir moins coupable, moins seul, moins passif, tout en restant dans la même trajec-

toire. Une soupape ne détruit pas la machine. Elle l'empêche d'exploser.

1.5 – Pourquoi le système n'a pas peur de ceux qui parlent

Le système n'a pas peur de ceux qui parlent en permanence. Il peut même les aimer, dans une certaine mesure. Ils occupent l'espace. Ils produisent du mouvement. Ils donnent une apparence de vitalité. Ils prouvent que la critique existe. Ils alimentent les canaux où la parole est attendue, triée, fragmentée, dissoute. Une foule qui parle tout le temps n'est pas forcément une menace. Elle peut devenir une excellente isolation phonique contre la pensée.

La parole continue se fragmente d'elle-même. Elle saute d'un sujet à l'autre, d'une indignation à la suivante, d'une crise à une anecdote. Elle ne garde pas longtemps la même direction. Elle se passionne, se fatigue, se détourne, recommence. Ce mouvement permanent donne l'impression d'une énergie énorme, mais cette énergie ne s'agrège pas. Elle tourne. Elle chauffe. Elle consomme du carburant. Elle ne produit pas forcément de déplacement.

La multiplication des causes renforce cette dispersion. Tout devient urgent. Tout réclame attention, émotion, commentaire, engagement. Le problème n'est pas que les causes seraient fausses ou secondaires. Beaucoup sont réelles, graves, légitimes. Le problème est leur concurrence permanente dans un espace mental limité. Lorsque tout

exige la même intensité immédiate, la hiérarchie devient impossible. L'esprit n'organise plus. Il réagit.

Une pensée politique, sociale ou critique durable a besoin de continuité. Elle doit pouvoir suivre un fil, revenir à un sujet, comparer les étapes, mesurer les effets. Le flux, lui, empêche cette continuité. Il remplace la construction par la succession. Chaque scandale chasse le précédent avant qu'il n'ait produit ses conséquences. Chaque cause vient s'ajouter au cimetière des urgences non digérées. On ne manque pas d'informations. On manque de durée.

Ce manque de durée protège l'ordre établi. Une critique qui ne dure pas peut être tolérée. Une colère qui ne se structure pas peut être absorbée. Une opposition qui change d'objet toutes les vingt-quatre heures épuise ceux qui la portent plus qu'elle ne menace ceux qu'elle vise. Le système n'a pas besoin de gagner chaque bataille. Il lui suffit que les batailles soient trop nombreuses, trop brèves, trop dispersées pour composer une guerre lisible.

La contestation visible devient alors paradoxalement utile. Elle démontre que la parole circule. Elle permet aux structures en place de se présenter comme ouvertes, pluralistes, contestées donc légitimes. Regardez, les gens critiquent. Regardez, ils dénoncent. Regardez, ils nous insultent même parfois. Quelle meilleure preuve de liberté ? La cage est toujours plus élégante quand elle autorise des graffitis sur les barreaux.

Le système n'a pas besoin d'aimer ce qui se dit. Il peut même le mépriser, le surveiller, le redouter ponctuellement. Mais tant que cette parole reste fragmentée, émotionnelle, spectaculaire, sans stratégie ni mémoire, elle demeure gérable. Elle fait partie du paysage. Elle devient un bruit ambiant. On s'y habitue. On l'intègre dans les prévisions. On laisse passer l'orage parce qu'on sait qu'un autre viendra le remplacer avant que celui-ci n'ait creusé le sol.

La parole permanente produit aussi une fatigue chez ceux qui pourraient vouloir comprendre. Trop de discours critiques finissent par se neutraliser entre eux. Tout le monde accuse, analyse, révèle, alerte. Les niveaux se mélangent. Une enquête sérieuse côtoie une rumeur médiocre. Une critique solide se retrouve noyée dans des interprétations délirantes. Le public, saturé, ne trie plus. Il se retire. Le bruit n'a pas seulement affaibli la pensée de ceux qui parlent. Il a usé la capacité d'écoute de ceux qui auraient pu entendre.

Ce point est essentiel. Le système n'a pas toujours besoin de discréditer une critique. Il suffit que celle-ci soit noyée dans un environnement où tout ressemble à une critique. Quand tout le monde révèle quelque chose, la révélation perd son relief. Quand tout le monde dénonce, la dénonciation devient un genre. Quand tout le monde crie au scandale, le scandale devient une météo. On ne change pas sa vie pour une météo. On prend un parapluie mental et on continue.

La parole bruyante offre aussi des cibles faciles. Elle produit des excès, des erreurs, des formulations approximatives, des outrances. Ces maladresses peuvent ensuite servir à discréditer l'ensemble d'un malaise. On n'attaque plus le problème. On attaque la forme excessive de ceux qui en parlent. Le système peut alors se poser en adulte raisonnable face à des contestataires éparpillés, épuisés, caricaturaux. Vieille technique : laisser la colère mal se tenir, puis inviter la respectabilité à venir constater le désordre.

Ce qui inquiète davantage n'est pas la parole visible. C'est la pensée tenue. Une pensée capable de relier les phénomènes, d'identifier les mécanismes, de résister au rythme du flux. Une pensée qui ne se contente pas de dénoncer un événement, mais observe ce qu'il révèle. Une pensée qui ne change pas de sujet parce que le fil d'actualité a décidé de bâiller. Une pensée qui garde mémoire.

Cette pensée-là n'a pas forcément besoin de parler beaucoup. Elle peut parler moins, mais mieux. Elle peut choisir son moment, son lieu, son destinataire. Elle peut refuser d'être transformée en réaction immédiate. Elle peut se construire hors de l'arène visible, là où elle n'est pas encore disponible à la récupération. Ce retrait ne la rend pas pure. Il la rend moins manipulable par le rythme dominant.

C'est pour cela que le silence préparatoire est plus inquiétant que l'agitation verbale. Une parole immédiate se saisit facilement. On peut la classer, la contredire, la reprendre, l'isoler, la moquer. Une

pensée qui n'a pas encore été livrée reste hors d'atteinte. Elle travaille. Elle relie. Elle se renforce. Elle n'offre pas encore de prise. Elle ne participe pas au spectacle. C'est impoli. Et parfois, l'impolitesse est le début de la liberté.

Le mythe contemporain affirme souvent que le pouvoir voudrait d'abord faire taire. C'est vrai dans certains contextes, brutalement, matériellement. Mais dans les sociétés saturées d'expression, un autre modèle s'impose. Il n'est plus nécessaire de faire taire. Il suffit de laisser parler sans interruption. La saturation fait le travail de la censure avec moins de traces et plus de participation volontaire.

L'interdiction produit parfois des martyrs. La saturation produit des fatigues. Elle ne donne pas à ceux qui parlent le prestige d'être censurés. Elle leur donne la sensation d'être libres, tout en neutralisant la portée de ce qu'ils disent. C'est plus propre. Plus moderne. Plus vendable. Une tyrannie ancienne cassait les presses. Une époque plus raffinée laisse tourner les serveurs jusqu'à ce que plus personne ne distingue la phrase importante du bruit de fond.

La parole devient alors un couloir de ventilation du mécontentement. Elle permet au malaise de sortir sans menacer l'architecture. Les voix circulent, se croisent, se heurtent, disparaissent. Le système encaisse cette circulation parce qu'elle participe à son équilibre. Trop de silence pourrait inquiéter. Trop de pensée aussi. Mais beaucoup de bruit bien distribué, c'est presque rassurant.

Mille voix éparses inquiètent moins qu'une pensée cohérente. Le bruit donne une apparence de pluralité, de conflit, de vie. Il rend difficile la concentration sur ce qui compte. Il transforme l'espace public en marché aux cris, où chacun peut acheter pour quelques secondes la sensation d'avoir pesé. Ceux qui parlent beaucoup ne sont pas forcément dangereux. Ceux qui commencent à se retirer pour comprendre peuvent le devenir.

Le système n'a pas peur de la parole quand elle reste une décharge. Il craint davantage ce qui se forme quand la décharge s'arrête. Quand quelqu'un cesse de commenter chaque secousse pour regarder la machine. Quand l'indignation cesse de se disperser et devient mémoire. Quand la parole redevient rare, située, construite. Là, le bruit ne protège plus. Il commence à révéler ce qu'il était chargé de couvrir.

1.6 – Le silence comme menace

Le silence n'est pas un vide. C'est l'endroit où le flux ne peut pas encore récupérer la pensée. Tant qu'une idée n'est pas formulée publiquement, elle échappe encore aux mécanismes de tri. Elle n'est pas résumée, caricaturée, applaudie, condamnée, classée, exploitée. Elle conserve une zone de croissance. Elle peut être maladroite, incomplète, contradictoire, sans être immédiatement transformée en preuve contre celui qui la porte.

La pensée a besoin de cet espace. Pas toujours, pas exclusivement, mais profondément. Elle ne se développe pas seulement dans l'échange. Elle se développe aussi dans le retrait. Il faut parfois ne pas répondre. Ne pas expliquer. Ne pas livrer trop tôt ce qui n'a pas encore trouvé sa forme. Une idée exposée trop vite est comme une plaie confiée à une foule curieuse : chacun veut regarder, commenter, toucher, conseiller, et bientôt l'infection passe pour un débat.

Le silence protège l'inachevé. Il permet à une pensée de ne pas être immédiatement socialisée. Or une pensée socialisée trop tôt apprend à plaire, à se défendre, à éviter les coups. Elle se corrige en fonction des réactions. Elle se plie aux attentes. Elle devient parfois plus acceptable avant d'être devenue plus juste. Le silence offre un délai avant cette domestication.

C'est pour cela qu'il dérange. Dans un monde qui classe tout ce qui s'exprime, celui qui se tait échappe au tri. Il ne donne pas assez d'éléments pour être situé. Il ne produit pas de signal. Il n'offre ni phrase à reprendre, ni angle à condamner, ni appartenance à valider. Il se retire du marché symbolique. Ce retrait crée une gêne. Les environnements bavards supportent mal ce qui ne se rend pas disponible.

Le silence inquiète aussi parce qu'il casse l'économie de la réaction. Une parole appelle une parole. Une attaque appelle une défense. Une opinion appelle une contre-opinion. Tout cela main-

tient la circulation. Celui qui ne répond pas interrompt la chaîne. Il refuse de fournir le matériau attendu. Il devient un mauvais client du conflit. Rien n'est plus irritant, pour une machine à agitation, qu'une bouche qui ne produit pas à la demande.

Ce silence n'est pas forcément noble. Il peut être lâche, prudent, stratégique au mauvais sens du terme. Il peut protéger des complicités, des peurs, des intérêts. Il ne faut pas le sanctifier. Le silence n'a pas automatiquement raison. Il peut même être une arme contre ceux qui auraient besoin qu'une parole soit enfin prononcée. Il existe des silences coupables, des silences confortables, des silences qui sentent la naphtaline morale et la lâcheté bien rangée.

Mais il existe aussi un silence de retrait. Un silence qui ne fuit pas le réel, mais refuse d'être avalé par lui au rythme imposé. Un silence qui dit : je ne donnerai pas tout de suite une forme publique à ce que je n'ai pas encore compris. Je ne transformerai pas mon trouble en slogan pour rassurer les autres. Je ne participerai pas à cette petite orgie verbale simplement parce que l'époque a peur des blancs.

Ce silence-là devient une menace douce. Non parce qu'il attaque frontalement, mais parce qu'il garde quelque chose hors d'atteinte. Il crée une réserve. Une zone non disponible. Et dans un monde où tout doit devenir contenu, signal, position, donnée, trace, cette réserve est presque obscène. Ne pas se livrer entièrement devient une anomalie.

La disponibilité permanente est devenue une norme. Répondre vite, être joignable, expliciter ses positions, montrer ses émotions, rendre visible ses engagements, clarifier son identité, raconter ses ruptures, exposer ses blessures, justifier ses choix. Tout doit être lisible. Tout doit pouvoir être intégré dans une narration. Le silence oppose à cela une surface opaque. Il ne donne rien à consommer.

L'opacité n'est pas toujours un défaut. Elle peut être une condition d'autonomie. Être entièrement lisible, c'est aussi être entièrement prévisible. Ce qui est prévisible se gouverne plus facilement. On sait comment provoquer, rassurer, flatter, isoler, récupérer. Une personne qui parle sans cesse fournit sa carte. Elle donne ses points sensibles, ses appartenances, ses réflexes, ses seuils. Elle croit s'exprimer. Elle livre parfois son mode d'emploi.

Le silence retire une partie de ce mode d'emploi. Il ne rend pas invincible, évidemment. Il ne transforme personne en stratège des montagnes intérieures. Mais il réduit l'exposition. Il empêche que chaque trouble devienne une donnée publique. Il maintient une distance entre ce qui est vécu et ce qui est livré. Cette distance est précieuse. Elle permet de choisir ce qui mérite d'être dit, à qui, quand, et pourquoi.

Dans ce sens, se taire peut être un geste de souveraineté minimale. Pas une grande liberté triomphante. Une liberté pauvre, sèche, mais réelle : celle de ne pas répondre immédiatement. Celle de ne pas convertir chaque émotion en contenu. Celle de ne

pas se laisser arracher une opinion avant que la pensée ait eu le temps de faire son travail.

Le silence rétablit aussi une hiérarchie. Tout ne mérite pas une parole. Tout ne mérite pas une présence. Tout ne mérite pas une explication. Le monde voudrait que chaque stimulation obtienne une réponse, comme un distributeur automatique de positions. Le silence casse cette logique. Il rappelle qu'une sollicitation n'est pas un ordre. Une question publique n'est pas une obligation privée. Une polémique n'est pas une convocation.

Cette idée paraît simple. Elle est pourtant devenue presque subversive. Refuser d'avoir un avis immédiat, c'est contrarier un monde qui vit de réactions. Refuser de parler quand tout le monde parle, c'est risquer d'être mal compris. Refuser d'être visible, c'est perdre certaines formes de reconnaissance. Le silence a donc un coût. Il n'est pas confortable. Il expose à l'interprétation, à l'effacement, parfois à la suspicion.

Mais ce coût peut être inférieur à celui du bruit. Parler tout le temps use. Réagir tout le temps fragmente. Se montrer tout le temps rend dépendant du regard. Le silence rend une partie de l'énergie à la pensée. Il libère de la nécessité d'être immédiatement compris par ceux qui, de toute façon, ne voulaient souvent qu'une phrase à classer.

Le silence n'est pas la fin de la parole. Il en est la condition possible. Une parole qui a traversé le silence n'a pas la même densité qu'une parole arra-

chée par le flux. Elle peut être plus rare, plus précise, moins soumise au réflexe. Elle ne cherche pas seulement à exister. Elle arrive avec du poids. Elle ne répond pas forcément à la première demande. Elle parle parce qu'un travail a eu lieu, pas parce que le monde a claqué des doigts.

Voilà ce qui dérange vraiment. Le silence prépare. Il laisse mûrir. Il refuse la capture immédiate. Il ralentit la transformation de la pensée en marchandise sociale. Dans un univers qui veut tout transformer en réaction, le silence garde une part non transformée. Ce n'est pas rien. C'est peut-être même, par moments, le début du danger.

1.7 – Point de rupture

Parler ne suffit plus. Il faudrait pouvoir poser cette phrase calmement, comme une évidence. Mais elle heurte une croyance centrale : celle selon laquelle l'expression serait déjà une forme de liberté. Nous avons hérité, souvent à juste titre, de l'idée que pouvoir parler compte. Bien sûr que cela compte. Mais ce qui a compté hier peut devenir insuffisant aujourd'hui. Une liberté peut être conservée dans sa forme et vidée dans son effet. C'est plus discret qu'une interdiction. C'est aussi plus difficile à combattre.

La parole a pris tellement de place qu'elle se fait parfois passer pour la pensée elle-même. Elle occupe les écrans, les conversations, les réunions, les commentaires, les débats, les fils d'actualité, les

messengeries. Elle accompagne chaque événement avant même qu'il ait été compris. Elle produit une impression de mouvement permanent. Mais ce mouvement peut tourner à vide. Une société peut parler d'elle-même sans jamais se regarder vraiment.

Le bruit protège l'ordre parce qu'il disperse. Il donne à chacun une tâche minuscule : réagir à ceci, commenter cela, se situer ici, s'indigner là. Ces tâches semblent critiques, mais elles consomment l'énergie nécessaire à une critique plus profonde. Elles fragmentent l'attention. Elles empêchent l'accumulation. Elles transforment la parole en présence sans poids, l'indignation en consommation, la visibilité en piège.

Ce qui est noyé n'a pas besoin d'être interdit. Cette phrase devrait rester comme une écharde. Car elle dit le déplacement central. L'ancien imaginaire de la censure ne suffit plus. Il existe encore, bien sûr, sous des formes brutales ou raffinées selon les lieux. Mais dans les sociétés saturées de parole, le contrôle peut passer par l'excès plutôt que par le manque. Trop de mots. Trop d'avis. Trop d'alertes. Trop de scandales. Trop de réactions. Trop de tout, jusqu'à ce que plus rien ne tienne.

La pensée, elle, exige un geste contraire. Elle demande du retrait. Du temps. Une capacité à ne pas répondre immédiatement. Une résistance à l'injonction de se rendre visible. Elle demande de supporter l'absence de validation, l'inconfort du doute, la solitude provisoire. Elle demande aussi de

renoncer au plaisir rapide de la réaction bien placée. C'est une ascèse modeste, sans encens, sans posture, sans gourou à sandales recyclées. Juste la difficulté très simple de ne pas se faire happen.

Penser devient suspect parce que penser exige parfois de se retirer. Or le retrait dérange les environnements fondés sur la disponibilité permanente. Celui qui pense avant de parler ralentit la machine. Celui qui refuse de commenter chaque secousse prive le flux d'une petite dose d'énergie. Celui qui se tait assez longtemps pour comprendre cesse d'être immédiatement utilisable.

Le silence ouvre donc une brèche. Non parce qu'il serait pur, ni parce qu'il suffirait de se taire pour devenir lucide. Le silence peut être lâche, vide, stérile. Mais il peut aussi ralentir la capture. Il peut rendre possible une pensée qui ne se livre pas tout de suite aux mécanismes de tri, de réaction, d'indignation rentable et de récupération symbolique. Il peut préserver un espace où quelque chose se forme avant d'être exposé.

Dans un monde qui parle en continu, penser commence souvent par se retirer. Pas pour fuir. Pas pour se croire au-dessus. Pas pour jouer au sage dans une grotte intérieure décorée de supériorité. Se retirer pour ne pas être avalé avant même d'avoir compris. Se retirer pour cesser de confondre présence et lucidité. Se retirer pour que la parole redevienne un acte, non un réflexe.

Ce retrait a un coût. Il isole. Il ralentit. Il rend moins visible. Il prive de certaines gratifications rapides. Il expose au malentendu. Mais il révèle déjà une chose : si la parole ne suffit plus à libérer la pensée, alors la pensée devra reconquérir son espace contre le bruit.

Cette reconquête ne commence pas dans le tumulte. Elle commence là où le flux ne peut plus dicter le rythme. Là où l'on cesse de répondre à toutes les convocations. Là où une pensée accepte d'être lente, incomplète, silencieuse, avant de devenir parole. Là où parler redevient une conséquence de la pensée, et non son enterrement sonore.

Le premier verrou n'est donc pas l'interdiction. C'est la saturation. Le premier piège n'est pas le silence imposé. C'est la parole obligatoire. Le premier geste ne consiste pas à hurler plus fort dans une pièce déjà pleine de cris. Il consiste à reprendre assez de distance pour entendre ce que le bruit empêchait de formuler.

Et cette distance a une conséquence immédiate. Une fois que la parole cesse d'occuper tout l'espace, une autre question apparaît. Si nous parlons autant pour éviter de penser, qu'est-ce qui nous empêche ensuite de tenir cette pensée dans la durée ? La réponse n'est pas seulement dans le bruit. Elle est dans l'usure. Dans la fatigue. Dans cette manière très moderne de rendre les êtres disponibles à tout, sauf à leur propre lucidité.